

importants du livre: l'explication de la désinence du participe passé *-u*. Selon JF il s'agit d'un changement phonologique tout à fait régulier à partir de *-ētus*, où *e* → *ei* → *oi* → *ui*, ce dernier stade étant réduit à *u* par la chute du *t*, donc *fallētus* → *fallu*. Je suis d'accord pour dire que les explications traditionnelles ne sont pas convaincantes. Mais le changement *oi* → *ui* → *u* n'a rien de naturel, est jusqu'ici totalement inconnu et semble purement gratuit. Comme le souligne JF à plusieurs reprises, on ne trouve pas nécessairement les mêmes processus phonologiques dans les noms et pronoms que dans les verbes qui forment des paradigmes autrement compliqués et cohérents; le changement en question ne se retrouve donc pas là, p. ex. *me* > *moi*, où il n'y a pas de chute de *t* qui déclencherait la force nécessaire pour la contraction *oi* → *u* (cf. p. 198). Mais quoi dire donc de *paroi* < *pariete*, où il y a un *t* qui tombe? Et comment expliquer la désinence participiale *-uto* en italien? Jusqu'à preuve du contraire, je continuerai pourtant à croire que fr. *-u* et it. *-uto* ont la même origine (ou, d'accord, le même «étymon»), mais le stade *oi* est inconnu en italien.

La cinquième partie résume beaucoup de ce qui précède en organisant les différentes analyses selon le principe d'explication. Ainsi, chapitre 11, *Strength operations* (les différentes explications proposées basées sur la notion de force phonologique), et chapitre 12, *The theoretical nature of morphophonological explanation* (les différents niveaux d'explication). Le livre est terminé par un appendice où sont traités les verbes «ir-réguliers» *pouvoir*, *faire*, *avoir*, *être* (p. 239-280).

L'explication *-ētus* → *-u*, par une prétendue règle, *oi* → *u*, est malheureusement assez caractéristique du livre, où beaucoup d'analyses ont l'air d'être inventées de toutes pièces. Beaucoup de philologues rejeteront probablement avec horreur ce livre qui semble si contraire à tout ce qu'on enseigne traditionnellement. Mais je trouve que cela vaut la peine de s'en occuper: d'abord pour ses mérites incontestables; JF a su trouver beaucoup de solutions attrayantes, beaucoup de principes sains et importants sont proposés. Et ensuite, même si on ne peut pas être d'accord avec le texte: JF nous force à repenser beaucoup de problèmes et à admettre que beaucoup de nos doctrines traditionnelles ont besoin d'une révision. Là se trouve peut-être le vrai mérite du livre.

Michael Herslund
Copenhague

Marie-Louise Moreau: *C'est. Etude de syntaxe transformationnelle*. Ed. universitaires de Mons, Mons, 1976. 242 p.

Les phrases clivées (e.g. «c'est Pierre qui est venu») et les phrases pseudo-clivées (e.g. «ce que je veux, c'est du champagne») ont toujours constitué un domaine privilégié dans la grammaire générative transformationnelle.

Il a semblé évident à beaucoup de linguistes que ces constructions étaient dérivées transformationnellement. On a donc discuté longuement de la question de savoir quelle dérivation (et quelles transformations) proposer pour ces phrases.

Moreau a voulu faire le bilan de cette discussion tout en proposant des hypothèses personnelles sur la façon dont sont engendrées les phrases clivées et les phrases pseudo-clivées.

Outre ces deux constructions, le travail de Moreau traite également des phrases avec

détachement (e.g. «Mon oncle, c'est un général») et des phrases «A est B». Ces dernières sont, dans l'optique transformationnelle qu'adopte l'auteur, à la base de toutes les autres constructions.

«C'est» comprend cinq chapitres. Le premier (p. 11-34) donne une «description sommaire des constructions étudiées.» Le deuxième chapitre (p. 35-64) traite des phrases «A est B». Dans ce chapitre est également introduite PERMUTATION-MIROIR, une transformation qui constitue le pivot du système établi par Moreau. Ch. III (p. 65-92) est consacré aux phrases avec détachement. Ch. IV (p. 93-170), le plus long du livre, porte sur les phrases pseudo-clivées et le dernier chapitre (p. 171-227) concerne les phrases clivées.

Dans ces deux derniers chapitres, Moreau examine de façon détaillée toutes les dérivations transformationnelles qui ont été proposées pour rendre compte de ces constructions avec leurs variantes possibles. Elle évalue les mérites et les inconvénients de chaque dérivation pour finir par adopter la dérivation suivante pour les pseudo-clivées (p. 134 et sv.):

| | |
|----------------------|--|
| Structure profonde: | Du champagne est cela [p Je veux cela] |
| PERMUTATION-MIROIR = | Cela [Je veux cela] est du champagne |
| RELATIVATION = | Ce que je veux est du champagne |
| DETACHEMENT = | Ce que je veux, c'est du champagne |

Pour les phrases clivées, elle choisit la solution que voici (p. 220 et sv.):

| | |
|------------------------------|--------------------------------------|
| Structure profonde: | Ce QU vous m'avez tiré la langue est |
| EXTRAPOSITION DE QU P = | C'est QU vous m'avez tiré la langue |
| EXTRACTION = | C'est vous QU m'avez tiré la langue |
| Ajustements morphologiques = | C'est vous qui m'avez tiré la langue |

Au lieu de critiquer ces hypothèses, qui sont d'une certaine manière dépassées par l'évolution de la linguistique, nous essaierons de situer le livre de Moreau dans son contexte pour mieux le comprendre.

La base de «C'est» est sa thèse de doctorat, soutenue en 1970. Il ressort également de la bibliographie que cette étude est essentiellement fondée sur des travaux antérieurs à 1970, et il n'y a pas de référence ultérieure à 1973.

Cela signifie que cette étude s'inscrit dans la foulée de Chomsky (1965) *Aspects of the Theory of Syntax*. Moreau mentionne «Remarks on Nominalizations» (1970) et «Deep structure, surface structure and semantic interpretation» (1971), mais ces articles n'ont pas de conséquences pour le cadre théorique, qui reste celui de la théorie standard. Les travaux dont Moreau fait le bilan dans ch. IV et V se situent eux aussi dans la période suivant immédiatement «Aspects».

Tout cela a pour conséquence que cet ouvrage reste dans les limites relativement étroites de la syntaxe, ce qui est la faiblesse fondamentale de cette étude comme nous allons le voir plus loin.

Dans le chapitre II, Moreau établit une série de tests pour déterminer quel constituant est le sujet profond dans les phrases «A est B».

Les plus importants parmi ces tests sont les suivants:

1. C'est .. qui

Si, dans une phrase «A est B», on peut insérer A entre «c'est» et «qui», alors que ce n'est pas possible pour A, A sera considéré comme le sujet profond.

- (1) Horatio est le meilleur ami d'Hamlet
- (2) C'est Horatio qui est le meilleur ami d'Hamlet
- (3) *C'est le meilleur ami d'Hamlet qui est Horatio

«Horatio» est donc le sujet profond dans (1) (ces exemples sont dus à Ruwet 1974, «Les phrases copulatives en français», 145).

2. Quel

Si, dans une phrase «A est B», on peut donner comme réponses «A est B» et «B est A» à la question «Quel est B?», B sera considéré comme l'attribut profond.

- (4) Quel est le meilleur ami d'Hamlet?
- (5) R.: Horatio est le meilleur ami d'Hamlet
- (6) R.: Le meilleur ami d'Hamlet est Horatio

«le meilleur ami d'Hamlet» est donc l'attribut profond. D'autres tests concernent l'insertion de «ne... que», des phénomènes de référence et de temps.

Il est important pour Moreau de savoir si c'est A ou si c'est B qui est le sujet profond, parce que l'on a, dans la plupart des cas, à la fois «A est B» et «B est A». La question se pose alors de savoir comment rendre compte des relations qui existent entre ces phrases. Pour résoudre ce problème, Moreau énonce l'hypothèse que «B est A» est dérivée de «A est B» à l'aide de la transformation PERMUTATION-MIROIR sans trop se soucier d'éventuelles différences sémantiques entre «A est B» et «B est A.» L'auteur ne cherche pas non plus à savoir si les phrases «A est B» constituent un groupe homogène tant d'un point de vue syntaxique que d'un point de vue sémantique.

Les tests donnent apparemment des résultats homogènes, mais il est possible de construire des exemples où ce n'est pas le cas (pour des détails, voir Ruwet (1974), 180).

La raison pour laquelle Moreau est amenée à proposer cette transformation, c'est sa discussion, d'ailleurs fort intéressante, sur la notion de sujet. Voici ce qu'elle dit (p. 36):

- (7) On est en droit en effet d'exiger d'une définition syntaxique que *tous* les éléments qui y répondent partagent un ensemble de propriétés syntaxiques spécifiques.

Comme A et B n'ont pas les mêmes propriétés en position sujet dans «A est B» et «B est A», l'auteur ne peut accepter B comme sujet profond dans «B est A».

Si l'on récuse l'analyse transformationnelle, comme le fait Ruwet 1974, à la suite de Higgins (1973) *The Pseudo-cleft Construction in English*, pour proposer que tant «A est B» que «B est A» sont engendrées dans la base, on devra abandonner une définition précise du sujet.

Il sera évidemment souhaitable que l'exigence de Moreau en (7) puisse être satisfaite. Sinon les définitions syntaxiques n'offriront pas beaucoup d'intérêt. Il semble cependant que l'analyse de Moreau ne soit guère vraisemblable à la lumière de la critique de Ruwet 1974¹.

Cette critique porte essentiellement sur le point suivant: on ne peut savoir si une analyse donnée est vraisemblable sans mesurer toutes les conséquences de cette analyse

1: Cet article est annoncé comme la première partie d'une étude sur les phrases copulatives. A ma connaissance, la deuxième partie n'a pas encore paru. J'ai en outre une connaissance directe de la critique de Ruwet, ayant assisté à son cours du printemps 74, qui avait comme sujet les phrases copulatives.

sur la grammaire dans sa totalité. Plus concrètement, cela veut dire que même si l'analyse de PERMUTATION-MIROIR semble au premier abord très séduisante, on peut seulement l'évaluer en mesurant les conséquences sur toute la grammaire.

Le projet de Moreau a précisément été de vouloir expliquer les phrases «A est B», les clivées, les pseudo-clivées et les phrases avec détachement sans tenir compte des données sémantiques. Or il ressort de l'analyse de Higgins 1973 qu'il est possible de distinguer au moins quatre groupes pour les phrases «A est B». Ces phrases ne constituent donc pas un ensemble homogène comme le présuppose Moreau. Il s'avère en plus (voir Ruwet 1974) que si l'on veut maintenir l'analyse transformationnelle, PERMUTATION-MIROIR perd sa belle simplicité, parce qu'il est nécessaire d'incorporer pas mal de phénomènes que cette transformation était censée expliquer sous forme de conditions sur son application.

En fin de compte, l'analyse par PERMUTATION-MIROIR n'a pas de pouvoir explicatif: «elle n'éclaire pas les propriétés des phrases «A est B», et elle entraîne toutes sortes de complications» (Ruwet 1974, 181).

Quelle leçon tirer de cet échec? Avant tout qu'il n'est pas possible de s'en tenir strictement aux faits syntaxiques pour expliquer des phénomènes linguistiques. Parfois, il peut être utile de faire abstraction des faits sémantiques, mais dans ce cas il faut y revenir plus tard pour les intégrer dans l'analyse.

Il faut souligner que l'entreprise de Moreau n'a pas été vaine. Par son examen de ces constructions, elle a mis au jour beaucoup de faits, de même que son travail a fait avancer nos connaissances sur ces phrases par la critique que son étude a soulevée. Une critique qui n'aurait pas vu le jour, si son travail n'avait pas été si bien fait.

Ole Mørdrup
Copenhague

Lélia Picabia: *Les constructions adjectivales en français, systématique transformationnelle*. Librairie Droz, Genève-Paris, 1978. 198 p.

L'auteur fait partie de l'équipe de Gross à L.A.D.L. à Paris, qui a déjà fait paraître chez Droz Boons, Guillet et Leclère (1976) *La structure des phrases simples en français* et Giry-Schneider (1978) *Les Nominalisations en français*, mais l'ouvrage le plus important de L.A.D.L. reste Gross (1975) *Méthodes en syntaxe*.

Tous ces travaux concourent au même but: l'élaboration d'un lexique-grammaire qui «tente de définir les structures syntaxiques et leur réseau de relations pour les éléments lexicaux qui acceptent ou n'acceptent pas d'y entrer» (Boons, Guillet et Leclère 1976, 34). C'est d'ailleurs dans ce dernier livre, où est exposée la méthodologie de l'équipe, que l'on trouve la meilleure introduction à tous ces travaux (p. 7-52).

Cette étude n'est donc pas un travail isolé, mais elle fait partie de tout un ensemble. La contribution de l'auteur est l'analyse des constructions adjectivales: «sujet - être - Adjectif», suivies ou non d'un complément.

Il s'agit d'une version élargie d'une thèse de 3^e cycle, soutenue en 1970.

L'ouvrage de Picabia comprend six chapitres et un index sur les adjectifs qui n'entrent pas dans les 13 premières classes.